



# La Planète des vampires de Mario Bava

avec Barry Sullivan, Norma Bengell

En 1965, le roi du giallo se lâche dans un délirant trip SF sous influence pop art.

**L**orsqu'il tourne *La Planète des vampires*, au mitan des années 1960, Mario Bava est déjà au sommet de sa carrière. Auteur d'un chef-d'œuvre gothique, *Le Masque du démon*, fondateur d'un nouveau genre, le giallo, dont il signa l'acte de naissance avec le sublime *6 femmes pour l'assassin*, l'ancien directeur de photographie a placé l'Italie au centre du cinéma fantastique mondial. Inventeur de formes, styliste débridé et bricoleur génial, capable de fabriquer des féeries pop avec des budgets ridicules, il navigue au cours des sixties d'un genre à l'autre, imprimant sa signature à des westerns-spaghetti, des thrillers classiques et des films d'aventure bis.

*La Planète des vampires*, pièce mineure mais séduisante d'une filmographie XXL,

se trouve à l'exact confluent de toutes ces expérimentations. Inspiré d'une nouvelle de l'écrivain Renato Pestrinero, le film raconte les misères d'une bande de spationautes du futur qui, débarqués sur une planète hostile, se font décimer un à un par une étrange population autochtone, mi-vampire, mi-extraterrestre. Sans grande velléité de précision technique (on y baragouine un hilarant langage scientifique, sûrement écrit un soir de beuverie au coin d'une table), le film servait surtout de terrain de jeu à Mario Bava, qui y mixait la plupart de ses obsessions esthétiques. Ambiance brumeuse et figures de morts-vivants héritées du gothique, jeu de couleurs saturées – tout en flashes rouges, verts, bleus et PROJOS luminescents – inspiré du giallo, défigurations gore et meurtres en série

anticipant l'avènement du slasher : *La Planète des vampires* procède tel un collage de visions hallucinées, saisies par la mise en scène flamboyante d'un Bava sans complexes.

**En pleine euphorie pop art, le cinéaste italien s'autorise ici tous les délires décoratifs**, inventant une sorte de planète rêvée à travers ses *matte paintings* bariolés, ses maquettes en carton et ses costumes de cuir noir, proches du fétiche SM. Mais derrière son charme kitsch, auquel la restauration numérique redonne toute sa vivacité, ce drôle d'objet hybride marqua aussi mine de rien l'histoire officielle de la SF, ouvrant la voie à tout un sous-genre de films d'horreur situés dans l'espace, pour le meilleur (*Alien*) et plus souvent pour le pire (*Event Horizon*).  
**Romain Blondeau**